

Trahir et venger

Laélia Véron
avec Karine Abiven

Trahir et venger

Paradoxes des récits
de transfuges de classe



La Découverte

Composé par Facompo (Lisieux)
Création graphique de la couverture : Quentin Poilvet
Dépôt légal : avril 2024

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner à notre lettre d'information sur notre site **www.editionsladecouverte.fr**.

ISBN 978-2-348-08261-0

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75 006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2024.
34, rue des Bourdonnais – 75001 Paris.

Nota bene

Cet ouvrage intègre plusieurs formes d'écriture inclusive : double flexion, accord de proximité, point médian. Il respecte par ailleurs les rectifications de l'orthographe adoptées en 1990, sauf dans les citations.

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes qui ont participé à ce livre, que ce soit par leurs relectures, leurs conseils ou leurs encouragements, et notamment Guillaume Fondu, Camille François, Juliette Arnaud, Ramzi Assadi. Merci aussi au CERES (Centre d'expérimentation en méthodes numériques pour les recherches en sciences humaines et sociales) de Sorbonne Université. Ce livre s'inscrit par ailleurs dans un projet de recherche collectif autour des récits de transfuges de classe, qui a donné lieu à un séminaire à Sorbonne Université (en 2023-2024) et à un colloque à l'université d'Orléans (2024).

Introduction

Le prix Nobel obtenu par Annie Ernaux, en 2022, semble canoniser le récit des transfuges de classe. Un article du journaliste Fabien Randanne affiche ainsi le titre suivant : « Prix Nobel de littérature : Annie Ernaux, la voix des transfuges de classes^{1*} ». Cet article met par ailleurs en exergue une citation du journaliste Adrien Naselli : « L'histoire de sa vie aura été son changement de classe. » Il paraît maintenant impossible de parler d'Annie Ernaux sans parler de son parcours de « transfuge de classe » : fille de petits commerçants, elle est devenue professeure de français, puis écrivaine de plus en plus reconnue. Il paraît de même impossible de parler de son œuvre, qui explore avec un œil sociologique ce parcours et ses implications notamment vis-à-vis des propres parcours de ses parents, sans la qualifier de « récit de transfuge de classe ». Cette place faite au parcours de transfuge de classe peut même apparaître comme un biais de réception contemporain, puisqu'il revient à mettre à l'arrière-plan d'autres thèmes

* Toutes les notes se trouvent en fin d'ouvrage.

centraux de l'œuvre, comme l'expérience féminine, le temps et la mémoire.

Centrale dans l'imaginaire relatif aux écrivains et écrivaines transfuges de classes, Annie Ernaux n'est pourtant pas isolée. Elle qui s'est longtemps définie comme marginale, écrivant contre une certaine idée (dominante) de la littérature, est désormais présentée comme l'« égérie des “transclasses” », la mère de l'« autofiction sociologique contemporaine² ». Elle est citée comme référence par bon nombre d'autres autrices ou auteurs de récits de transfuge, comme l'écrivain Édouard Louis ou les sociologues Didier Eribon et Rose-Marie Lagrave. Elle a contribué à étendre une vision de la littérature comme implication politique, à redéfinir la notion de style littéraire (avec sa célèbre « écriture plate » qui refuse l'ornementation et contourne des procédés de connivence littéraire comme l'ironie) et à banaliser le genre de l'« autosociobiographie³ », c'est-à-dire de l'écriture de soi dans une perspective sociologique (dans un mouvement de décentrement de soi aux autres) – en somme à diffuser un type de récit, celui du ou de la « transfuge de classe ».

De fait, ce genre de récits se multiplie de nos jours, sous des formes quelquefois très différentes. On tentera d'en donner la définition suivante : il s'agit tout d'abord de récits écrits par des individus ayant connu une forte mobilité sociale, très souvent décrite comme « ascendante » (même si on peut d'emblée discuter les implicites véhiculés par ce mouvement ascendant, qui essentialise un « bas » et un « haut » de la société). On compte en effet bien moins de récits de déclassement – peut-être parce que l'accès

à l'écriture publiée suppose un certain statut social. La plupart des récits de déclassement contemporains sont des récits de personnes qui décident de renoncer à un certain confort (social, familial, voire sexuel) mais souvent pour se tourner vers la littérature, quand bien même elles et ils seraient obligés, pour vivre, de faire certains travaux manuels.

Les récits de transfuges de classe sont donc plutôt des récits d'une mobilité présentée comme ascendante. Ils cherchent à inventer un récit de soi qui soit aussi un récit social, en mêlant au parcours individuel la peinture de mondes sociaux différents et souvent en tension : le monde social d'origine, qui est celui des classes populaires ou de personnes dominées, et le monde social d'arrivée, celui de la bourgeoisie intellectuelle ou des personnes dominantes. Ces récits se caractérisent par plusieurs traits communs : une narration souvent faite à la première personne (avec une focalisation interne), la représentation d'affects (comme la honte, la peur du ridicule, la colère, les sentiments d'injustice et d'illégitimité mêlés à ceux de trahison et de culpabilité), la mise en scène du clivage entre deux mondes sociaux, notamment à travers les différences culturelles (dans le rapport à l'école, au livre en particulier) et l'ambivalence linguistique (entre la langue du milieu d'origine et la langue normée de l'école et de la bourgeoisie culturelle), l'évocation des « ignorances sociales⁴ » pour reprendre l'expression d'Annie Ernaux, des amitiés et des amours structurées par la différence d'*habitus* (c'est-à-dire les dispositions de l'individu structurées par ses socialisations : ses comportements, style de vie, goûts,

habillements, manière de parler et de se mouvoir, etc.). Plus généralement, on peut dire que le récit de transfuge inscrit le récit de soi dans la peinture des interactions sociales à l'aune de la violence symbolique, dans une perspective inspirée par la sociologie de Pierre Bourdieu. Un air de famille se dégage enfin de la matérialité même de ces récits quand ils sont publiés en livre : presque toujours, une photo de l'enfant transfuge ou d'un de ses parents est commentée dans l'ouvrage ou choisie pour orner sa couverture.

La multiplication de ce type de récit s'accompagne de la diffusion d'un certain vocabulaire, dont la manifestation la plus explicite est l'expression « transfuge de classe ». Cette locution ne cesse de voir s'étendre ses emplois : en 2015, elle apparaît deux fois dans l'ensemble des principaux journaux francophones (155 titres de presse interrogés avec l'outil Europresse). En 2022, l'expression apparaît environ 300 fois et presque autant en 2023, si on y ajoute les 75 occurrences de « transclasse » (un terme inventé par la philosophe Chantal Jaquet pour objectiver la catégorie, comme nous le rappellerons plus bas). Or l'expression « transfuge de classe » a ceci d'original qu'elle est à la fois un concept théorique sociologique (qui répond à des critères scientifiques) et un mot qui renvoie à un récit, souvent écrit ou dit à la première personne (qui est donc lié à une subjectivité). C'est probablement l'appropriation du concept par des récits de soi (littéraires, médiatiques ou simples témoignages) qui a permis la forte circulation du terme, mais aussi l'équivocité de ses emplois, qui le vide parfois de sa substance.

Les « vrais » et les « faux » transfuges

Le succès des récits de transfuges rejoint une préoccupation répandue au sein de la population : celle de la mobilité sociale, de l'appréciation de l'ascension sociale, de la crainte du déclassement⁵. En effet, on peut citer une des dernières grandes enquêtes de l'Insee (Institut national de la statistique et des études économiques) – l'enquête « Formation et qualification professionnelle 2014-2015 » – sur le sujet : « Les sentiments de déclassement ou d'ascension sociale sont assez largement diffusés au sein de la population et concernent toutes les catégories socioprofessionnelles : quelle que soit la catégorie socioprofessionnelle considérée, six à sept personnes sur dix estiment occuper une position sociale différente de celle de leur père⁶. » Mais se pose la question de la pertinence de ces estimations : l'enquête de l'Insee cherche à mesurer leur part de subjectivité en distinguant mobilité sociale réelle et perception de sa mobilité sociale. Or, selon cette enquête, 25 % des individus estiment être en situation de déclassement (par rapport à leur père) mais, sur ces 25 %, seuls 43 % le seraient objectivement. On retrouve cette tension entre subjectivité et réalité dans la réception des récits de transfuges de classe mais en sens inverse : certaines et certains auraient tendance non pas à se croire indument en situation de déclassement, mais en situation d'ascension sociale. Il y aurait de « faux transfuges » : des personnes qui auraient tendance à prolétarianiser leurs origines pour acquérir des bénéfices symboliques.

On peut de fait critiquer (comme nous l'avons fait⁷) des prises de parole déconnectées de la réalité sociale, comme

celle du chanteur Chris (Christine and the Queens) qui approuve lorsqu'un présentateur le qualifie de « transfuge de classe » et ajoute ressentir dans son corps une « mémoire des muscles de la classe ouvrière » alors que son père est professeur d'université et sa mère enseignante dans le secondaire. S'inventer des origines modestes ou simplement occulter certains éléments de son parcours pour mieux mettre en valeur ses accomplissements n'est pourtant pas une nouveauté. C'est le modèle du récit du *self-made man*, de la *success story* à l'américaine. L'expression est en anglais, parce qu'elle désigne un type d'histoire particulièrement valorisé par l'idéologie libérale, notamment américaine : Benjamin Franklin (1706-1790) a ainsi souvent été désigné comme l'exemple du *self-made man*. Ce genre de récits est l'amplification de la formule « je suis parti de rien, je me suis fait tout seul », quitte à oblitérer l'importance de certains facteurs, notamment familiaux. Mais les récits de (faux) transfuge n'apportent pas seulement un nouveau nom à cette tendance, ils proposent également un nouveau type de récit de mobilité sociale : il ne s'agit pas (ou pas explicitement) d'exalter avec fierté son parcours, mais de parler des difficultés de ce parcours et notamment de « honte ». Le sociologue Johan Giry ironisait ainsi sur Twitter en disant qu'il y aurait là une « petite piste d'innovation théorique » en proposant d'appeler ce phénomène « capital fantasmatique » ou « retournement du stigmaté de l'absence de stigmaté »⁸. Expliquons le sarcasme du sociologue : « capital fantasmatique » veut dire se fantasmer des origines populaires pour en faire un capital. Le retournement du stigmaté

est une stratégie qui consiste à affirmer fièrement ce qui est prononcé par d'autres comme une insulte : revendiquer par exemple sa « négritude » comme le faisaient les sœurs Paulette et Jeanne Nardal, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor ou Léon-Gontran Damas, ou le fait d'être *queer*, soit littéralement un mot à connotation péjorative (« bizarre »). Ainsi, le « retournement du stigmate de l'absence de stigmate » consisterait à utiliser cette stratégie de luttes de groupes dominés, alors qu'on ne souffre pas vraiment d'un stigmate (puisque on ne vient pas vraiment de classes dominées). C'est ce type de comportement que dénonce la journaliste Faïza Zerouala dans un billet de blog publié en 2019 sur *Mediapart* et intitulé « Je suis un accident sociologique mais pas votre alibi » : « Ces faux transclasses sont une insulte pour ceux qui viennent de milieux populaires. Revendiquer des fausses origines prolétaires, c'est prendre la place de personnes déjà invisibilisées, parfois humiliées. C'est tout leur (nous) voler, y compris une histoire, un vécu, des sentiments qui ne vous appartiennent pas⁹. » Se revendiquer « transfuge » alors qu'on ne l'est pas permettrait donc à certaines personnes de renforcer leur figuration d'elles-mêmes dans le discours (leur *ethos*), en l'enrichissant de résilience, de courage, de mérite, et par là de se constituer un nouveau capital, que nous pourrions appeler *capital mérite* qui peut se transformer en *capital narratif*.

De son côté, la critique des récits de (faux) transfuges de classe s'accompagne souvent d'une revendication : on dénonce l'usurpation de cette étiquette parce qu'on souhaite se l'attribuer. C'est ce que fait Faïza Zerouala

dans cet article où elle s'adresse aux personnes issues de milieux populaires en déclarant : « Vous aurez toujours très vite quelqu'un qui vous dira "Moi aussi je viens d'un milieu pauvre, ma grand-mère était ouvrière". Et vous dira du bout des lèvres que son père est médecin mais bon ça ne compte pas, il suffit de se sentir prolo pour l'être. » Elle dénonce le détournement hypocrite de la catégorie au détriment des principaux concernés. La prolétarianisation des origines peut en effet passer par une confusion entre première et deuxième génération (le grand-parent paysan ou ouvrier constituent assez souvent des arguments pour se dire transfuge) ou encore la confusion entre origine populaire et origine non parisienne : pour certains, venir de province ou de banlieue serait l'équivalent d'avoir une origine modeste¹⁰. Cette manière de « rechercher ses quartiers de plèbe, comme d'autres recherchent des quartiers de noblesse¹¹ » est jugée mensongère et hypocrite.

Dans une tout autre optique politique, le sociologue Gérald Bronner revendique également, dans son ouvrage *Les Origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ?* paru en 2023, le fait d'être un vrai transfuge, et s'appuie sur cette identité pour mieux critiquer ce qu'il appelle la complaisance de « récits doloristes » dans lesquels « le statut de victime donne[rait] parfois un avantage de distinction ». Les stigmates « peuvent même devenir une valorisation et être artificiellement recherchés¹² ». Il y oppose le modèle de récits positifs revendiquant une fierté vis-à-vis de cette mobilité sociale qui devrait, selon lui, être présentée comme un accomplissement. Bronner oppose le dolorisme supposé des « mauvais » récits de transfuges de classe à un

« certain sens de la dignité » hérité des siens en ajoutant : « Je me sentirais sali si je décrivais mon milieu d'origine comme ressemblant à l'univers de Zola à seule fin de faire scintiller l'excellence de mon parcours personnel¹³. » L'appel à la retenue, à la pudeur est présenté comme une fidélité aux valeurs d'origine, contrairement au supposé misérabilisme des récits de transfuges les plus courants, qui trahirait ces mêmes valeurs.

Que devient la « classe » dans ces récits ?

On peut penser que le succès de l'expression « transfuge de classe » témoigne de la force et de la vitalité du concept. Sa diffusion prouverait l'actualité des interrogations qu'il porte : la question de la mobilité sociale et, de là, les problèmes de la séparation en classes sociales, des hiérarchies et des dominations sociales, des aspirations politiques (à l'égalité, au pouvoir, etc.). Mais on peut penser au contraire que cette circulation va avec un affaiblissement du concept, qui est quelquefois revendiqué avec une définition très éloignée de son sens d'origine. Cet affaiblissement sémantique s'accompagnerait alors d'une déflation politique : « transfuge de classe » deviendrait un terme-écran, qui populariserait artificiellement l'idée de mobilité sociale, dans un monde où les possibilités réelles de mobilité sont réduites et où le renversement des hiérarchies ne semble pas près d'advenir.

Pourtant, et peut-être justement en raison de cet affaiblissement de sa charge politique, le succès des récits de

transfuges de classe s'accompagne souvent d'un fort sentiment d'identification des lectrices et des lecteurs. Annie Ernaux, lorsqu'elle reçoit le prix Nobel de littérature, est présentée par le journaliste Fabien Randanne comme celle qui aurait permis à des « millions de lecteurs et lectrices qui ont changé de classe sociale en passant d'un milieu populaire à un milieu bourgeois de trouver un écho à leurs vécus et ressentis¹⁴ ». Ernaux elle-même déclare à France Culture en 2021 : « Je pense qu'on est des millions, des milliards, sans doute, à avoir vécu ce passage d'un monde à un autre¹⁵. » Mais existe-t-il vraiment des « millions », des « milliards » de personnes qui ont vécu une mobilité sociale de grande amplitude ? Cela ne paraît possible que si la définition de ces « milieux », de ces « mondes » devient très extensive.

S'agit-il toujours de classe sociale ? Le succès de l'expression « transfuge de classe » pourrait témoigner d'un renouveau d'une vision de la société en classes ; ou, au contraire, il pourrait incarner un refus de ce type de catégorisation, puisque le ou la transfuge est par définition une personne entre deux mondes, qui ne peut être réduite à son appartenance à une classe sociale. Par exemple, quand la réalisatrice Maïwenn se proclame « transfuge de classe », elle précise que ce n'est « pas en termes de prolétariat et de bourgeoisie » qu'elle parle de « classe », sans qu'on sache très bien comment elle entend alors le mot. Dans l'émission *L'Heure bleue* sur France Inter, en mai 2023, la journaliste Laure Adler demande d'abord à l'écrivain Nicolas Mathieu s'il écrit pour « venger sa race » (reprenant ici une expression d'Annie Ernaux, où le terme « race » doit être compris

dans le sens de « classe »), question à laquelle il répond par l'affirmative, en s'affirmant comme transfuge de classe qui tient à raconter « le monde d'où [il] vien[t] ». Mais Laure Adler affirme ensuite : « Vous êtes devenu [...] Nicolas Mathieu [...] l'expression de la majorité des Français, et ce pour plusieurs générations » avec une « manière d'ausculter le Français moyen, la Française moyenne que nous incarnons tous les deux »¹⁶. D'une part, on peut douter que Laure Adler, ancienne directrice de France Culture, et Nicolas Mathieu, écrivain ayant reçu le prix Goncourt, représentent « le Français moyen, la Française moyenne » (d'ailleurs Nicolas Mathieu répond qu'il fait dorénavant « partie de la bourgeoisie culturelle »). D'autre part, le vocabulaire utilisé ici n'est plus celui de l'opposition de groupes sociaux dans un monde hiérarchisé, mais celui de la « majorité », quasiment de la « classe moyenne », vocabulaire très présent dès la décennie 1970 et plus encore dans les années 1990-2000. Or, cette « moyennisation » ou référence omniprésente à la classe moyenne, tend à « déconflictualise[r] les visions du monde social¹⁷ », comme l'écrit Étienne Penissat, auteur d'un ouvrage sur le mot « classe ». Dans les récits de transfuges, même s'il est rarement question de cette classe « moyenne », on retrouve une forme de « déconflictualisation » du monde social car la référence à la classe est rarement ancrée dans une conscience de classe « mobilisée », c'est-à-dire dans une construction collective, qui pourrait déboucher sur une action collective. On y trouve plutôt une conscience de classe « objective¹⁸ », la prise de conscience d'appartenir à un groupe dominé. De là, une certaine confusion

se fait parfois sentir dans les emplois de ces mots dans les médias actuels. L'expression « transfuge de classe » peut-elle permettre, paradoxalement, de remobiliser la notion de « classe » tout en l'évacuant ? Dans ce cas, que peut vouloir dire « trahir » ou « venger » sa race/classe ?

Pour une analyse sociostylistique du récit

Notre but dans ce livre est de confronter les discours sur les transfuges, non pas aux données sociologiques qu'ils évoquent (en cherchant à trier le bon grain de l'ivraie transfuge), non pas à un quelconque étalon moral, mais plutôt à leur propre cohérence discursive. Nous adoptons la perspective de l'analyse du discours, qu'on pourrait définir comme une linguistique s'exerçant sur des énoncés attestés, qu'on étudie dans leurs contraintes de production discursives¹⁹. La forme linguistique des énoncés est en effet indissociable des institutions de langage qui en font le cadre. Par exemple, les récits de transfuges se retrouvent dans des cadres différents : on peut trouver des récits qui se ressemblent, mais l'un sera sur Instagram (en commentaire d'une photo), l'autre dans un ouvrage présenté comme un roman et publié dans une maison d'édition en vue, l'autre encore dans un témoignage publié par un journal. La posture du locuteur ou de la locutrice n'est pas la même, le type de réception escompté et effectif non plus, le formatage du discours (longueur, mise en page) ou le style adopté subissent nécessairement la contrainte du genre de discours choisi ou subi par ceux qui le produisent.

Mais ces discours ne sont pas indépendants les uns des autres. Un discours, même s'il est littéraire et reconnu comme tel, ne naît pas de la seule imagination (ou du seul vécu) de son auteur ou de son autrice : il est influencé et influence d'autres types de discours. Le récit de transfuge, parce qu'il se donne comme une parole sincère et authentique, quelquefois brute, presque non travaillée, tend particulièrement à donner l'illusion d'une disparition de ces forces extérieures qui s'exercent sur les sujets parlants, mais notre analyse tend à montrer qu'on est toujours « parlé » par d'autres discours.

Notre démarche consiste donc à analyser ces récits de transfuges comme des discours en relations (explicites ou non) avec d'autres discours, littéraires, paralittéraires, métalittéraires, sociologiques, historiques, politiques et médiatiques. Plus précisément, nous cherchons à mettre au jour des récurrences lexicales, textuelles et argumentatives : elles sont à même de dévoiler les types de représentations véhiculées par ces récits, sans qu'elles y soient toujours explicitées. Quoique dans des champs discursifs très différents, on y retrouve des présupposés (« l'accès à un milieu intellectuel est une ascension »), des préconstruits langagiers (« la honte d'avoir honte »), des figures du discours (comme la prétériorité : « je ne veux pas faire un récit de transfuge, mais j'aimerais quand même rappeler mes origines modestes à travers cet épisode »), un certain positionnement par rapport à des attendus littéraires (la revendication d'un style simple), un évitement de certains registres (comme l'ironie ou l'humour), etc. Notre travail se fera ici sociostylistique : nous voudrions

montrer que le style (et le rapport au style) de ces récits, même s'ils ne relèvent pas tous du champ littéraire, est fortement influencé par la littérature. Cela peut s'expliquer par l'importance de la figure d'Ernaux, mais peut-être plus généralement par l'attractivité de la mise en récit de soi, qui connaît de prestigieux modèles littéraires, et qui essaime y compris chez les sociologues, les politiques, les journalistes. Le point de vue sociostylistique, tel que le définit Éric Bordas²⁰, permet de considérer non pas la « parole singulière, individuelle » de tel ou tel auteur ou autrice, mais des « usages collectifs pluriels », soit des régularités langagières identifiables et disponibles largement à un moment donné dans une société. Cette manière d'envisager le style montrera que le récit de transfuge de classe est en train de devenir une variante du récit de soi assez codifiée, reconnaissable et marquée par la littérature, sans s'y limiter, bref un récit à disposition dans l'espace social commun. Mais comment est-il mobilisé ? Quel message porte-t-il ?

Sur ce fond de récurrences, les variations (de point de vue, de connotations) montrent comment un canevas apparemment semblable peut être orienté dans des directions politiques opposées. Le fait même de constituer ce corpus de récits pluriels, qui n'a jamais été précisément identifié jusqu'ici, nous permet de mettre au jour un matériau où se racontent certaines idéologies du moment : le mérite, la réussite, la domination, l'autonomie du sujet, l'émancipation, l'identité (tendue entre appartenance à un groupe et définition individuelle). Nous interrogerons aussi des corpus de contrastes (récits de soi qui engagent autrement

la question sociale, récits du travail, récits d'engagement) pour montrer d'autres manières de mettre en discours les thématiques abordées par les récits de transfuges.

Dans cet ouvrage, nous avons resserré le propos aux écrits contemporains en français et parus en France. Cette perspective est évidemment partielle : des récits publiés en français hors de France, comme *Là où je me terre*, de Caroline Dawson²¹, ainsi que la réception des récits français à l'étranger enrichiraient la réflexion. S'il y a une affinité entre le récit contemporain français et la thématique sociale du transfuge, il est parfois dit que le récit de transfuge serait typiquement français, voire que les transfuges « obsèder[ai]ent les Français²² » : en réalité ce n'est une préoccupation que d'une petite frange de la société, si on en croit la répartition des emplois du mot dans la presse francophone (*Le Monde*, *Libération* et *L'Obs* totalisent un tiers des emplois du mot depuis 2011). S'il fallait toutefois donner une explication à cette impression d'affinité, outre la filiation d'Ernaux, on pourrait penser à l'importance de la représentation de l'école dans ces récits et aux spécificités du système scolaire et universitaire français (sa centralisation, son caractère public, l'importance du diplôme dans l'accès au marché du travail, les biais de sélection introduits par la culture non scolaire acquise par l'imprégnation familiale, etc.²³). On pourrait faire l'archéologie, en France, de ces motifs du déplacement social, du roman *Le Paysan parvenu* de Marivaux (1734-1735) à l'autobiographie *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé* de Restif de la Bretonne (1794-1797), en passant bien sûr par la Suisse et les *Confessions* de Rousseau (1782-1789).

Il existe évidemment des exemples de récits de mobilité sociale dans d'autres aires culturelles. Pour autant, la vision du transfuge de classe « à la française » ne saurait être transposée sans nuances et demanderait de considérer des formes de dominations spécifiques (en particulier raciales et sexuelles) en fonction des cultures. En France aussi, le concept est contesté par certains auteurs et autrices, qui, on l'a vu, ne se reconnaissent pas dans ces formes de récits de soi. Mentionnons enfin que nous nous limitons dans cet essai à des textes narratifs écrits, mais que ce corpus se décline dans d'autres genres : les écrits d'Annie Ernaux, de Didier Eribon et d'Édouard Louis, par exemple, ont fait l'objet d'adaptations théâtrales et cinématographiques. Quoi qu'il en soit, on peut penser que l'obtention du prix Nobel par Annie Ernaux pourrait encourager d'autres productions autour de la figure du transfuge de classe, qu'elles soient ou non littéraires, strictement narratives ou non : cette histoire globale reste encore à écrire.

Table

Nota bene	5
Remerciements	7
Introduction	9
<i>Les « vrais » et les « faux » transfuges</i>	13
<i>Que devient la « classe » dans ces récits ?</i>	17
<i>Pour une analyse sociostylistique du récit</i>	20
1. Récits subjectifs contre catégorisations scientifiques ?	25
<i>Comment évaluer la mobilité sociale ?</i>	29
<i>L'intime est-il (vraiment, toujours) politique ?</i>	31
<i>Difficultés critiques, malaises politiques ?</i>	34
<i>Éviter les mythologies : la littérature « pure » contre le storytelling</i>	38
<i>Des discours en réseaux</i>	41

2. Du traître au vengeur ? Histoire de l'expression « transfuge de classe »	45
<i>Les expressions de la mobilité sociale depuis le 19^e siècle</i>	46
<i>Naissance et construction théorique de l'expression</i>	51
« <i>Transfuge de classe</i> », « <i>transclasse</i> » ou « <i>migrant de classe</i> » ?	57
<i>Corriger ou retourner le stigmat de transfuge ?</i>	62
3. Transfuges partout ? Extension du domaine des récits	69
<i>La constitution d'un canon</i>	70
<i>La multiplication des récits de transfuges de classe depuis les années 2010</i>	74
<i>Relectures ou anachronismes ?</i>	
<i>L'arnaque Rastignac et autres contresens</i>	80
<i>Une catégorie médiatique</i>	86
<i>Jouer le jeu médiatique ?</i>	89
<i>Un prêt-à-penser médiatique ?</i>	93
4. Modèles, recettes et subversions du récit de transfuge de classe	97
<i>Invariants narratifs et thématiques</i>	101
<i>La focalisation sur l'individu</i>	103
<i>Échapper à l'héroïsation ?</i>	107
<i>L'école et l'enjeu méritocratique</i>	109
<i>Récits de transfuges méritocratiques...</i>	113

TABLE

<i>... et anti-méritocratiques</i>	116
<i>Limites politiques d'une vision centrée sur l'école</i>	121
<i>Honte et violence symbolique</i>	123
<i>Dépasser la honte</i>	128
<i>Résilience et hybridité identitaire</i>	132
5. Langue dominée et langue dominante : vers un style de transfuge ?	141
<i>La diglossie, ou la coexistence de langues hiérarchisées</i>	142
<i>Représenter la langue populaire</i>	147
<i>Créer une langue de transfuge ?</i>	154
<i>Paradoxes du style</i>	157
<i>Être héritier littéraire et écrivain transfuge ?</i>	162
6. Des récits politiques ? Pouvoir dire « nous »	169
<i>De quoi les transfuges de classe sont-ils exemplaires ?</i>	172
<i>Le paradoxe du ou de la transfuge modèle</i>	175
<i>Le ou la transfuge comme porte-parole ?</i>	177
<i>Parler des autres : « je » et « eux »</i>	180
<i>Parler à la place de l'autre ?</i>	183
<i>Vers un « nous » – mais lequel ?</i>	185
<i>Récit ou réclame politique ?</i>	190

TRAHIR ET VENGER

Conclusion	197
<i>Trahison ou restitution ?</i>	199
<i>Limites politiques, limites sociologiques</i>	201
<i>Avenirs des récits de transfuges</i>	206
Notes	211



Cet ouvrage est imprimé
sur du papier issu de forêts
gérées durablement.